



GALERIE DIDIER DEVILLEZ

En permanence

Richard Ballard • Michel Carrade
Thierry Goffart • André Kneib
Jacques Lennep • Stéphane Mandelbaum
Marc Mendelson • Georges Meurant
Henri Michaux • François Muir

GALERIE DIDIER DEVILLEZ
53, rue Emmanuel Van Driessche
1050 Bruxelles (Belgique)
Tél/fax +32(0)2 215 82 05
Mobile +32(0)475 931 935
devillez@skynet.be

R

Ruelle&Co réalisations graphiques
ruelle@skynet.be

© reproductions : Luc Schrobiltgen

Merzlota Production

JACQUES LENNEP



peinture
à la



flamande

Didier Devillez
a le plaisir de vous convier
au vernissage de l'exposition

JACQUES LENNEP

peintougeries, peintisseries,...

Peintures

le jeudi 4 mars 2004
de 18 à 21 h

exposition
du 5 mars au 3 avril 2004
ouvert les jeudi, vendredi et samedi
de 14h00 à 18h30
et sur rendez-vous

À l'occasion de la publication, par les éditions
Tandem, d'une *Conversation* entre Jacques Lennep
et Pierre-Yves Desaiwe, les auteurs présenteront leur
ouvrage le 27 mars, à 15h précises, à la galerie.
Le livre sera disponible dès le vernissage.

Lennep

Récusant toute orientation rétinienne de la peinture – son but n'a jamais été de reproduire le réel tel que le regard le perçoit –, Jacques Lennep a assigné à sa recherche une fonction relationnelle. Placée sous l'égide du CAP – Centre d'Art Prospectif initié en 1972 et auquel participeront, outre Lennep, Nyst, Lizène, Herreyns, Horvath, Courtois, Ransonnet – celle-ci a fait appel à une diversité de médias (installation, photographie, vidéo, appareil muséal...) sans jamais négliger pour autant la pratique du peintre.

Forte de son statut « classique », la peinture est rapidement apparue aux yeux de Lennep comme le lieu même d'une définition problématique de ce que Jean-François Lyotard qualifiera de « condition postmoderne ».

Ainsi reconsidérée, la peinture invite non seulement le spectateur à déconstruire intellectuellement ce principe de représentation que les avant-gardes elles-mêmes avaient précisément récusé au début du siècle passé. Expérience fondatrice, l'abstraction n'est pas absente de l'œuvre de Lennep. Celle-ci ne s'en déduit pas simplement. Disons – pour être bref – qu'elle relève davantage d'une textualité typique initiée au seuil des années soixante dans le prolongement de ce qu'on appelle aux États-Unis la *French Theory* (Deleuze, Guattari, Lyotard, Foucault, Derrida, Barthes...). Unique, l'image le reste par son mode de présence. Sans pour autant se constituer en présence stable. Son *évidence* ne relève pas du regard, mais de sa déconstruction. Singulière, l'image se fait mentalement plurielle en se démultipliant dans l'esprit de chaque spectateur. Celui-ci devient lecteur. Relationnel, l'art de Lennep

n'en est pas moins littéraire. Par cet aspect précis, il s'inscrit dans le prolongement du surréalisme.

On se souvient de ses toiles des années 70 et 80 où un ample geste noir venait occulter partiellement l'objet représenté selon une parfaite illusion mimétique ainsi qu'un texte parfois réduit au fragment. Le peintre invitait le regard à une lecture incomplète. Celle-ci exigeait l'intervention de l'imaginaire pour lier l'image – et à travers elle une certaine tradition qui s'y maintient en suspension – au texte jusqu'à inventer un sens nécessairement virtuel puisque sans référent réel.

Ce sens du récit construit sur l'appropriation par le regard d'une image née de la déconstruction d'un lieu, d'un objet et d'une action selon certaines règles représentés n'a cessé d'habiter Lennep. Les œuvres présentées à la galerie Didier Devillez témoignent du travail accompli depuis que l'artiste a bénéficié de la légitime « remise de peine » le libérant du pensum alimentaire que constituait son rôle, lui aussi très postmoderne, de conservateur de musée. Le peintre est ainsi revenu vers deux toiles commencées en 1993-1994. Il serait faux de qualifier sa nouvelle série de conceptuelle tant le peintre a privilégié la liberté narrative sur les prétentions théorisantes. Chaque tableau est le fruit – amer parfois – d'un regard porté sur le métier en citant tel peintre, telle conception de la peinture sans pour autant y chercher un hommage ou la construction d'une tradition. Manière sans doute de laisser l'historien de l'art – ce Van Lennep évadé de la Place Royale – fouiller la mémoire du peintre. Chaque toile contient le mot « peinture » reporté en lettres mécaniques. Chaque image cite, évoque, moque, critique, déconstruit, analyse, fustige. Lennep joue de la toile comme d'un tableau noir où vient se déployer une équation visuelle : un détail de peinture mis en scène, un récit suggéré, une mécanique de langage mise à plat. Sans mystère, sans système. Sans théorie intempestive.



Pourtant, ces tableaux témoignent d'une logique. Le même détail qui renvoie à l'histoire de la peinture traduit aussi une présence : celle de l'objet peint qui devient une sorte de référence abstraite. Un peu comme cette « pipe » de Magritte qui s'interdit en même temps le règne du même pour ne fonction-

ner qu'à l'identique. Mais l'identique de quoi si ce n'est de l'objet quotidien que Lennep va chercher pour le reproduire avec l'aveuglement consenti de quelque minutieux tâcheron. Ainsi, du motif à l'objet, de la référence à la banalité d'usage, le principe de *relation* fait retour. Et si la pêche peinte par Rik Wouters a plastiquement disparu pour obéir à la dynamique du langage moderne, Lennep la restaure dans son exactitude mimétique pour inviter chacun à reprendre sa liberté d'interprétation.

Ce travail d'indice n'est pas neuf. Déjà dans les années 80, Lennep avait présenté chez Isy Brachot une série de peintures de pâtisseries. Et de revenir vers ce premier ensemble aujourd'hui dispersé. Reprenant la série rebaptisée *peintisseries* à laquelle s'ajoute celle des *peintougeries*, Lennep s'attache à la qualité concrète de la peinture. Substance et évidence mimétique s'y opposent selon un dispositif initié par Magritte. Image et langage cessent de s'épauler pour mieux affirmer leur domination conjointe. Leur opposition dans le domaine innommable – à demi vrai à demi faux – de l'image consacre le règne de l'indéterminé et de l'imprévisible. Le règne d'une poésie visuelle qui fait de tout tableau promesse de récit.

Michel Draguet

(www.lennep.be)